

Le "cas" Hölderlin: un fou ou un "fou" ? / Alain Preaux. —
Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 2
(1996), pp. 193-213.

I. Hölderlin, Friedrich, 1770-1843. II. Poètes allemands —
18e siècle.

PER L1037 / FL70587P

LE «CAS»HÖLDERLIN: UN FOU OU UN «FOU»?

Dr. Alain PREAUX

*Ecole Supérieure de Traduction et d'Interprétation,
Bruxelles, Belgique*

L'accès au poète allemand Friedrich Hölderlin (1770-1843), déclaré dément dans la seconde moitié de sa vie, demeure entravé d'une gangue d'affabulations, de légendes et d'interprétations sentimentales ou fantaisistes. Je me suis efforcé¹ de dégager au mieux celle-ci, afin de permettre au lecteur, spécialiste ou non, d'apprécier par lui-même le destin d'un homme qui sans aucun doute, fera encore couler beaucoup d'encre à son sujet. L'analyse des documents qui le concernent m'a permis de tirer certaines conclusions, dépourvues toutefois de prétention exhaustive. Chacun reste libre de poursuivre ou non les quelques réflexions proposées ci-dessous. Enfin, n'étant pas médecin, je me refuse résolument à poser tout diagnostic en matière médicale, même si je pars de l'hypothèse émise par le psychiatre allemand U.H. Peters².

Dans son livre sur Hölderlin, Peters qualifie de schizophasie - forme que prend la schizophrénie sur le plan du langage - le trouble verbal relevé chez Hölderlin par l'immense majorité des témoins fiables, tout au long de la seconde moitié de sa vie, sauf pendant une brève période de rémission en 1823. Son début ne peut en aucun cas se situer immédiatement après le retour de Bordeaux: aucun document n'en atteste la trace avant 1805. En 1803, Hölderlin rend visite à son ami Schelling et le choque par son aspect extérieur général, fort

(1) A. Préaux, Friedrich Hölderlin - Prose de l'autre vie, Bruxelles, Le Cri, 1996 (sous presse).

(2) U.H. Peters, Hölderlin - Wider die These vom edlen Simulanten, Hambourg, Rowohlt (das neue buch), 1982, p. 193.

négligé, et certaines attitudes qui lui conféraient l'apparence d'un fou. En revanche, celui-ci ne fait aucune allusion à quelque dérangement verbal. Il en va ainsi de l'année suivante, quand Schelling revoit brièvement son ancien ami et camarade d'étude. Si son tout dernier témoignage, postérieur au décès de Hölderlin, contredit ses deux premiers, c'est parce que, entre-temps, Schelling avait pris connaissance d'écrits sur l'état du poète séjournant chez Zimmer. Même Sinclair, en 1804, ne parle pas d'un tel dérèglement, qui n'aurait pas manqué de retenir son attention en un temps où il partageait la vie quotidienne de Hölderlin.

Le premier document scientifiquement pertinent est le certificat établi par le docteur Müller, le 9 avril 1805³, à l'intention du gouvernement du Wurtemberg, attestant entre autres un trouble verbal. On sait que cette déclaration amena les autorités wurtembergeoises à abandonner toute poursuite à l'encontre de Hölderlin dans le mémorable procès pour haute trahison. D'où l'hypothèse fondamentale formulée par Bertaux⁴, selon laquelle Hölderlin, ainsi sauvé, aurait continué à simuler la «folie», ou tout au moins ses formes extérieures, afin de ne pas se retrouver dans les geôles du Prince Electeur du Wurtemberg. Or, il paraît invraisemblable qu'après tant d'années, la plupart des protagonistes étant d'ailleurs morts et l'affaire du procès bien oubliée, Hölderlin ait persisté à feindre la folie en vue d'échapper à ses juges. Toutefois, la thèse d'une certaine simulation ne s'en retrouve pas fautive pour autant. Car aussi bien Wilhelm Waiblinger que Christoph Theodor Schwab, et surtout Ernst Zimmer lui-même, prétendent qu'il y avait beaucoup d'affection dans les manières

(3) D. Uffhausen, «Weh! Närrisch machen sie mich.» - Hölderlins Internierung im Autenrietschen Klinikum als die entscheidende Wende seines Lebens, in: Hjb, Vol. 24, 1984-85, pp. 306-365, p. 312: ce savant émit très tôt les plus vives réserves sur cette datation, pourtant tardive, proposée par Peters. Il remet en question la thèse de la schizophasie ainsi que les troubles mentaux distingués et répertoriés par la médecine dite «classique». Selon lui, le «tournant décisif» dans la vie de Hölderlin se situe en automne 1806, lors de l'internement forcé et brutal du poète qui, relâché «brisé», entama une seconde vie en tout point différente de la première (p. 309)

(4) P. Bertaux, *Friedrich Hölderlin*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1978 ; idem, *Hölderlin ou le temps d'un poète*, Paris, Gallimard, 1983.

adoptées par Hölderlin envers les gens qui lui étaient étrangers, ainsi qu'à l'égard de ses familiers... Il convient donc de reprendre cette thèse, mais pour la nuancer.

Commençons par les faits les plus patents: toutes les descriptions d'Ernst et de Lotte Zimmer nous montrent un homme sans cesse agité, usant sans relâche ses souliers et ses chemises, dormant peu et souvent mal, perpétuellement en mouvement, engagé dans un monologue continu et peu compréhensible pour autrui. Si Ernst Zimmer déclare qu'«il y a parfois beaucoup de sagesse dans ses propos» et le dépeint souvent, surtout après 1813, comme un compagnon «aimable», «gai», voire «spirituel», pourquoi ajoute-t-il, alors que Hölderlin vient d'écrire les splendides vers du quatrain commençant par *Nicht alle Tage...* : «il ne fait aucun doute qu'il ressent son état»? Probablement parce que lui, Zimmer, sait bien que cet «état» est pathologique. Il écrira d'ailleurs tant à J.C. Gok, la mère de Hölderlin (19 avril 1812), que beaucoup plus tard (29 novembre 1828), à I. Burk, le tuteur du poète, avoir souvent espéré, mais en vain, la «guérison» de son pensionnaire.

Peters déplore à juste titre que personne n'ait pris la peine de consigner par écrit le contenu du déluge verbal de Hölderlin et qu'on se soit en général contenté de décrire ce torrent en des termes généraux ; les seules paroles rapportées sont quelques énoncés sensés ou compréhensibles au sein du galimatias⁵.

En réalité, l'impression suscitée par cette avalanche de paroles («Wortsalat») apparemment insensées, où souvent le grec, le français ou le latin venaient se mêler à l'allemand, ne pouvait laisser insensible aucun interlocuteur. Et pourtant, les observateurs les plus fidèles sont unanimes: il n'y avait là ni délire, ni hallucination, ni idiotie, ni hébétude, ni mélancolie, ni idée fixe. Au contraire, de temps à autre,

(5) Dans son article intitulé *Annäherungen an Hölderlins Verrücktheit* (in: Hjb, Vol. 22, 1980-81, pp. 274-94), M. Franz a très finement analysé le caractère cryptique des propos compréhensibles tenus par Hölderlin. Selon lui, Hölderlin ne jouerait pas seulement avec mais aussi - et surtout - dans la langue, qui lui servirait d'écran protecteur vis-à-vis du monde extérieur (p. 293).

on pouvait même discerner quelques propos tout à fait «normaux». On comprendra dès lors mieux pourquoi le seul adjectif retenu pour qualifier l' «état» de Hölderlin dans le document officiel sur la classification des malades mentaux de Tübingen (1 décembre 1832), est «verwirrt», c'est-à-dire «confus».

Peters arrivera à la même conclusion, quand il aura recours au terme de «Sprachverwirrtheit», ou «confusion (= trouble) du langage». Car c'est bien là, au niveau des termes employés pour cerner cet «état», que réside l'un des problèmes majeurs, sinon le plus important. Aux yeux du grand public, la «schizophrénie» a d'abord été synonyme de «folie» pour devenir actuellement un mot galvaudé (ainsi, on ne cesse de parler d' «art schizophrène», de «société schizophrène», etc...). Cette maladie ne portait-elle pas d'ailleurs le nom de «démence précoce» au début de ce siècle? Une fois de plus, il ne m'appartient pas de me prononcer ici sur la pertinence de ce terme pour qualifier l'état pathologique, évident quant à lui, dont souffrait Hölderlin. Je tiens tout simplement à redire combien il faut se méfier de l'influence négative que peut exercer un terme médical mal compris, car trop vague ou trop général, sur l'image que tout récepteur se fait inévitablement à propos de la personne désignée par ce terme. Que ce récepteur soit aujourd'hui lecteur, traducteur ou interprète de la personne en question, ou - surtout - qu'il eût été jadis son interlocuteur: on se rappellera l'effroi d'un Waiblinger, ou de tant d'autres visiteurs occasionnels, devant cet individu gesticulant et proférant des absurdités en un temps record, et l'on comprendra pourquoi ils virent en lui un «fou».

Et pourtant, aux dires de Waiblinger et de C.T. Schwabe eux-mêmes, ses deux premiers biographes, ce «fou» avait conservé une grande partie de la mémoire des événements et connaissances de sa vie antérieure, de sa sensibilité, de son affectivité et de ses dons artistiques.

Par ailleurs, seule la terrible impression causée par le déluge verbal et le comportement gestuel de Hölderlin permet d'expliquer pourquoi Waiblinger se contredit de façon flagrante: tout en prétendant, et en répétant, que Hölderlin n'est pas «fou», il persiste toutefois à parler de

lui en termes de «folie». Si la preuve est ainsi paradoxalement apportée que Hölderlin souffrait bel et bien d'un sérieux trouble de l'expression orale, accompagné de problèmes moteurs et comportementaux réels, il reste que les termes trop vagues de «folie» naguère, de «démence précoce» ensuite, et de «schizophrénie» aujourd'hui, ne rendent pas compte de la complexité de ce «cas» ; en outre, ils égarent le visiteur d'autrefois et le récepteur actuel, en imposant une vue négative qui, de la personne, s'étend à l'œuvre. Une sorte de discrédit, prenant naissance dans la réalité incontestable d'une production orale défectueuse, gagne ainsi inévitablement le domaine de l'écrit⁶

Les témoignages attestant le caractère pathologique du comportement de Hölderlin sont nombreux et concordent. Résumons les principaux. Il ne cesse de soliloquer en arpentant vivement chambre, couloir et jardin. Rien d'étonnant si ses souliers s'usent si vite! Il se promène pendant des heures dans l'enceinte, frappe d'un mouchoir les poteaux de la clôture et arrache l'herbe, qu'il met en poche. Il observe envers ses visiteurs de profondes révérences qu'il peut répéter à l'envi. Il lui arrive aussi de se mettre en fureur et d'éconduire sèchement les importuns. Il tempête des nuits entières et balance ça et là quelques chaises. Il tire tant sur ses manches qu'il les déchire rapidement. Son regard est souvent fuyant ; des grimaces convulsives déforment parfois ses traits, par ailleurs restés nobles et beaux. Ses repas, il les prend seul dans sa chambre, puis il dépose la vaisselle dans le couloir devant sa porte, pour se remettre à déclamer son *Hyperion* sur un ton pathétique. Ou bien, pendant des heures, il joue le même air au piano.

La conviction de Zimmer selon laquelle Hölderlin ressentait son

(6) J'en veux pour preuve le dédain où fut tenu pendant près d'un siècle ce que l'on a pu sauver - malgré tout - de la production de Hölderlin après 1807. Sans ce préjugé, cette œuvre nous serait parvenue bien plus vaste et plus riche. Il s'ensuit que l'évidente détérioration de l'expression orale et du comportement de Hölderlin - si elle explique le rejet de ces écrits par ses contemporains et, jusqu'il n'y a pas si longtemps même, par la postérité - ne peut en revanche constituer le point de départ actuel d'où il conviendrait d'évaluer son œuvre de l'autre vie.

«état» se trouve confirmée par un écrit... du poète en personne. En effet, dans sa 48^e lettre à J.C. Gok (1824), celui-ci laisse entendre que sa mère connaît «les sentiments habituels à (sa) dévoté» ; elle sait qu'il n'a désormais «aucune autre façon de dire». Cette déclaration - si lucide - se rapporte certes à sa «façon d'écrire» à sa mère. Mais ne pourrait-elle pas englober sa «façon de parler», voire de «se comporter»? Et ne faudrait-il pas voir dans l'étonnante petite phrase «Je vois que je dois clore», par laquelle il termine de si nombreuses lettres, l'aveu implicite de la confusion prête à l'évanouissement, à l'image de ce qui apparemment se passait sur le plan oral, voire gestuel, au bout de quelques répliques relativement normales?

Sur les 68 lettres adressées à ses proches, une seule est véritablement insensée, celle qu'il envoya en novembre 1825 (lettre 301) à J.C. Gok. Rappelons-la:

Très chère mère,

Je dois vraisemblablement vous faire encore une visite ces jours-ci, comme dans les grâces aussi loin du pape. Pour que ces visites ne soient pas troublées, j'aborderai par écrit un objet plus crédible ou plus incroyable, les discours sur la fortune, paraissant aussi loin répétés.

Votre

fils vraiment obéissant,

Hölderlin

Comment ne pas apercevoir dans cette lettre les signes d'une profonde faiblesse de l'esprit, ne fût-ce que momentanée, même si son auteur en prend immédiatement conscience et cherche, maladroitement, à se la faire pardonner? Pour ma part, je me refuse à y reconnaître quelque «simulation» que ce soit. Au contraire, par son manque d'apprêt, de «composition», ce document me paraît d'autant plus émouvant.

Fait notable, à la fin de sa lettre, Hölderlin laisse manifestement entendre qu'il a conscience de sa confusion. Il prie indirectement sa mère de l'en excuser, car dans l'état où il se trouve à ce moment-là, il

ne peut faire mieux. Aussi, pour se rattraper (?), signe-t-il «votre fils vraiment obéissant»⁷.

Toutes ces considérations relatives à l'état pathologique de Hölderlin en cette seconde partie de sa vie ne doivent toutefois pas occulter la valeur de ce qu'il écrivit alors, non seulement en poésie, mais aussi en prose. En vue de mieux rendre compte du véritable contenu de cette dernière, il me paraît nécessaire de la replacer tout d'abord dans son contexte.

Commençons par les lettres, en particulier par la correspondance entre Hölderlin et sa mère.

A la lecture, on ne peut s'empêcher de constater leur caractère «forcé», guindé et stéréotypé. Rien d'étonnant, si l'on veut bien se souvenir que Hölderlin ne les a jamais écrites qu'à la demande d'Ernst Zimmer.

La troisième (249) n'est qu'un post-scriptum⁸ griffonné à la hâte et précédé d'une remarque de Zimmer relative à la mauvaise volonté dont témoigne Hölderlin à l'égard de ce véritable pensum. L'une d'entre elles, la cinquantième (lettre 206), datant de l'automne 1824, est d'une sécheresse, voire d'une agressivité tout à fait inhabituelle chez lui, surtout vis-à-vis de sa mère⁹. Une fois de plus, en l'absence des réponses du destinataire, il est difficile, voire aléatoire, d'interpréter correctement ces documents. Enfin, nombre d'entre eux ont un contenu insignifiant. Leur caractère répétitif échappait d'ailleurs si peu à Hölderlin que dans plusieurs (lettres 8, 13, 15, 16 et 24), il se livrera à un véritable commentaire sur les avantages de la répétition ; de même, la 21^e lettre contiendra un éloge de la brièveté épistolaire.

Mais peu de mères s'estimeraient heureuses d'en recevoir de

(7) Notons que, dans cette reprise de la correspondance avec sa mère, le poète a signé deux fois en ajoutant son prénom de *Friederich*: au bas des lettres 11 (275) et 61 (307), toutes deux très «personnelles».

(8) A. Préaux, A une lettre près, in: *Idioma*, 7, 1995 (sous presse).

(9) La singularité de cette lettre a déjà été relevée par P. Bertaux (*Friedrich Hölderlin*, o.c., p. 269) et M. Franz (o.c., p. 281).

pareilles. Aussi Bertaux s'est-il hasardé à parler ici d'ironie presque diabolique¹⁰. Il est vrai que si on lit à présent ces lettres avec une pointe d'ironie (voire de sarcasme), en accentuant par exemple l'adjectif «vénérable» dans l'apostrophe «vénérable mère», on se rangera bien vite à cet avis. On oublierait toutefois l'autre aspect, fort important, de la dernière correspondance hölderlinienne, les lettres à contenu «philosophique» ou les quelques autres, émouvantes par leurs ultimes aveux à peine voilés, dont il a déjà été question¹¹. En réalité, l'impression de Bertaux (et celle de Peters) se nourrissait de la conviction selon laquelle J.C. Gok, veuve Hölderlin, a été pour son fils Friedrich une très mauvaise, voire une détestable mère¹².

Hölderlin réglerait donc ici ses comptes, mais à sa manière: en toute civilité, jusqu'au bout respectueux des formes et de la bienséance. Un fils déférent ne doit-il pas toujours avoir des égards envers celle qui s'est tant sacrifiée pour lui? Une mère qui continue par ailleurs à detenir les cordons de la bourse et exige par conséquent la plus parfaite obéissance. D'où la signature lancinante «votre fils (très) obéissant»¹³.

Le raisonnement est habile. En effet, depuis son retour de Bordeaux et sa violente dispute avec sa mère, Hölderlin n'entretient plus avec

(10) P. Bertaux, *Friedrich Hölderlin*, o.c., pp. 598-633: on ne relira jamais assez ces pages magistrales sur les relations si complexes entre Hölderlin et sa mère.

(11) Le test réducteur proposé par Peters, certes valable pour nombre de lettres, ne s'applique pas - loin de là - à toutes. Que faire, en effet, d'une lettre aussi «philosophique» que la cinquième (251), ou d'autres - apparemment si sincères, voire lucides - comme la deuxième (248) ou la quatrième (250)? Enfin, comment appliquer ce test avec profit à la onzième (257), si émouvante dans sa simplicité, où Hölderlin remercie sa mère de sa bonté, de la qualité des principes qu'elle lui a inculqués, et où il dévoile sa passion pour la lecture, qui devait l'éloigner d'elle? Ainsi, une fois de plus, le diagnostic psychiatrique a infléchi l'interprétation d'un observateur pourtant fin et prudent. Ajoutons que Peters trouve les poèmes de l'autre vie dépourvus, sinon de talent, du moins de génie.

(12) P. Bertaux, *Friedrich Hölderlin*, o.c., p. 632 (et suivantes) ; U.H. Peters, o.c., p. 187.

(13) C'est ce que suggère aussi, avec beaucoup de conviction, E. Carstanjen dans son article *Hölderlins Mutter - Biographische Fakten* (in: Hjb, Vol. 22, 1980-81, p. 357). Il conclut: «Contrairement à la légende nous dépeignant une mère attentionnée et compréhensive, J.C. Gok apparaît comme une personne intéressée financièrement, et ce aux dépens de son fils» (p. 360).

cette dernière l'ancienne relation d'amour, de reconnaissance, de soumission, entremêlée fort tôt d'un désir de révolte. Car il y a aussi en lui cette inébranlable volonté de suivre la voie qu'il s'est tracée ou, plutôt, d'obéir à celle du destin.

Dès 1802, il s'est affectivement détaché de sa mère ; aucun réel rapprochement n'aura lieu jusqu'en ce jour de 1804, où Isaac von Sinclair, le meilleur ami de l'écrivain, vient chercher Hölderlin à Nürtingen pour l'emmener chez lui, à Hombourg vor der Höhe. On connaît les lettres larmoyantes de J.C. Gok à Sinclair, celle aussi qu'elle envoie à son fils, le 19 octobre 1805. On devine le ton et le contenu de toutes les autres, écrites avant ou après le séjour du poète en clinique, mais égarées. On connaît le consentement de J.C. Gok à l'internement de son fils¹⁴. Hölderlin en eut-il vent? On ne peut se prononcer avec certitude. En fait, on le verra, il était au courant de beaucoup plus de choses qu'on ne croit, mais il avait conservé une étonnante faculté de dissimulation (j'y reviendrai). Il n'empêche que, de 1807 à 1828, J.C. Gok n'a jamais rendu visite à son fils. Pourtant, comme le démontre Bertaux, elle aurait pu le faire aisément, bien que - sans doute - non sans peine... Qu'avaient-ils encore réellement à se dire? Depuis 1802, quelque chose est à jamais brisé entre la mère et le fils. Non que la haine ait fait place à l'amour, mais chacun éprouve un certain ressentiment envers l'autre. Nombre de lettres de Hölderlin à J.C. Gok reflètent une ambiguïté fondamentale des sentiments, vraisemblablement réciproque. Hölderlin explique d'ailleurs fort bien la sienne, notamment dans la deuxième lettre (248), datée de l'automne 1812: «Si je ne puis vous être aussi divertissant que vous l'êtes pour moi, c'est en raison de l'aspect négatif inhérent précisément à cette même déférence que j'ai l'honneur de vous attester.» Ou, à mots couverts, dans sa septième lettre (253), datée de l'hiver 1814: «Que je puisse si peu vous divertir, provient de ce que je m'occupe tellement des sentiments dont je vous suis redevable.» Et puis, il y a l'aveu si franc de la onzième (257), suivi de la promesse faite à sa mère dans la douzième (258), de lui envoyer, «maintenant que vous

(14) V. Schäfer, *Zu Hölderlins Fratral*, in: Hjb, Vol. 24, 1984-85, pp. 283-305.

vous exprimez avec tant de bienveillance (...), également une lettre vraiment grande, pour aussi loin que, aussitôt que je serai au-delà des sentiments dont je vous suis redevable.» La promesse n'a jamais été tenue, au contraire: dès à présent, comme par exprès (?), les lettres se font de plus en plus brèves, de plus en plus significatives. Apparemment Hölderlin n'est jamais arrivé à clarifier ses sentiments vis-à-vis de sa mère. Il n'en est pas moins resté respectueux, déférent dans le ton, et attentif aux recommandations morales d'une mère moins éloignée que lointaine. Sans doute avait-il cessé de l'aimer, mais il lui adressera un billet d'adieu plein de tendresse et de piété.

En conclusion, s'il est vrai, comme le rapporte Ernst Zimmer dans sa lettre à un inconnu, que Hölderlin ne pouvait plus «supporter» les siens, et se trouvait sans aucun doute fort bien au sein de sa famille adoptive, il ne s'ensuit pas en toute logique qu'il détestait cordialement sa mère. Sa correspondance continue à refléter ses sentiments pour le moins ambigus envers celle qui lui avait donné le jour et l'avait éduqué, mais qui - aussi - l'avait opprimé, fait enfermer et, depuis, ne lui avait jamais rendu visite. On comprend dès lors mieux la qualité aussi inégale de ces lettres.

Passons à présent aux lettres qu'adressa Hölderlin à sa sœur, Heinrike Breunlin (ou Bräunlin), dès l'hiver 1826-1827 (lettre 308).

En quelque trois ans, il lui en écrivit au moins sept, peut-être huit, voire plus, dont six seulement nous sont parvenues. Seule la première est fraîche et vivante: les cinq autres ont le caractère forcé et stéréotypé des lettres du poète à sa mère. D'après Zimmer, la quatrième, datant vraisemblablement de l'hiver 1828-1829, aurait été une «très belle lettre» (26 janvier 1829) : le docteur «Leub» ne l'emporta-t-il pas «pour quelques heures afin de l'examiner»? Le 15 avril, Zimmer l'envoya de la part du même docteur «Leibe» à la sœur du poète¹⁵. Mais, nulle part on ne l'a jusqu'à présent retrouvée.

Si la fréquence de la correspondance de Hölderlin avec Heinrike Breunlin est nettement inférieure à celle avec sa mère, il ne faut pas en

(15) Comme aucune des autres lettres conservées n'est «très belle», on croit celle-ci perdue.

déduire pour autant que le poète éprouvait plus de tiédeur envers sa sœur. Heinrike avait littéralement pris la place de J.C. Gok au cours de l'hiver 1826-1827, pour régler les questions matérielles avec Zimmer. Pendant le reste de l'année, J.C. Gok reprendra visiblement cette charge à sa fille qui, dès lors, ne recevra plus de lettre de son frère. Au cours du premier semestre de 1828 survient le décès de J.C. Gok et le début d'une querelle de succession entre Heinrike Breunlin et Karl Gok, à propos de la part d'héritage revenant à... Hölderlin. Le 16 avril, Zimmer se plaint amèrement à Israel Burk de ces déchirements familiaux autour de son protégé. Il pense déjà à ce que «son futur biographe dira de cette histoire». Burk n'est pas encore le tuteur légal de Hölderlin et ne le deviendra qu'au début de l'année 1830. En attendant, Zimmer adressera ses factures trimestrielles à Heinrike qui, de toute évidence, a remplacé J.C. Gok, et ce du 19 juillet 1828 au 30 janvier 1830. Par conséquent, les lettres de Hölderlin à sa sœur, conservées ou perdues, doivent être replacées dans cet intervalle d'un an et demi. On retrouve ainsi l'exacte fréquence épistolaire de la correspondance avec J.C. Gok...

Hölderlin n'affiche donc pas envers sa sœur une plus grande froideur qu'envers sa mère. La proportion des «belles» lettres par rapport aux stéréotypées est, si l'on compte la quatrième lettre perdue, sensiblement identique. Un détail est même frappant: exceptionnellement, dans celle classée deuxième, Hölderlin déclare à sa sœur prendre l'initiative de correspondre: «Bien que je n'aie reçu aucun écrit, je me donne l'honneur de t'écrire (...)»

Heinrike Breunlin était, rappelons-le, la fille de Heinrich Hölderlin et de Johanna Christiana Heyn, et à ce titre, sœur à part entière de Friedrich Hölderlin. La controverse successorale montre à l'évidence que Heinrike tint du côté du tuteur Burk, donc de son frère, contre Karl Gok, le demi-frère. Celui-ci se montra hostile aux offres de conciliation faites par les deux premiers. Hölderlin eut-il vent de cette affaire? Tout porte à le croire. En effet, le 25 août 1828, Immanuel Nast rendit visite à Hölderlin, son ami d'enfance. G. Schlesier donne cette information, qu'il tenait certainement de Zimmer: «Il ne serait pas allé le voir si le conseiller aulique Gok ne lui avait pas demandé

de parler à Hölderlin en raison des différends relatifs à l'héritage maternel et menaçant de se terminer au grand détriment du demi-frère.» Cependant, « Hölderlin ne le reconnut pas.» ou bien, il ne voulut pas le reconnaître, comme il prétendait «ne pas se souvenir de Goethe», ou de toute personne qui l'avait jadis indisposé. Pourquoi pas, indirectement aussi, de son demi-frère, qui avait dépêché Nast?... Pourquoi Karl Gok n'avait-il pas fait lui-même ses commissions? De peur d'être violemment éconduit? Est-ce surtout de lui dont parle Zimmer quand il déclare que « Hölderlin ne peut cependant pas supporter ses parents. Quand ils lui rendent visite après de longues années, il se précipite sur eux avec fureur.»? On comprendrait alors mieux l'attitude de Karl Gok.

Toujours est-il que Karl Gok a bel et bien envoyé un vieil ami de Hölderlin lui parler d'affaires fort concrètes. Mais pourquoi traiter de telles choses avec un «fou»? Sauf, bien sûr, si le «fou» ne l'est pas autant qu'on le croit, veut le croire ou le faire croire. De toute façon, Hölderlin resta muet, et Karl Gok en fut pour ses frais. Par ailleurs, qui ne dit mot, consent: par son silence, le poète prenait implicitement le parti de sa sœur - qui était aussi le sien...

Pendant les trente-six ans qu'il passa auprès de la famille Zimmer, Hölderlin n'a écrit qu'une seule fois à Karl Gok, en mars 1823, alors qu'il paraissait s'éveiller à nouveau à la conscience. Apprenant que son demi-frère était devenu conseiller aulique, il s'émerveilla et projeta de lui écrire incessamment. En fait, il ne dépassa pas la longueur de la plupart des lettres adressées à sa mère, quelques lignes, et au contenu tout aussi stéréotypé. L'«autre Hölderlin» n'a donc jamais envoyé une «belle lettre» au Karl jadis tant aimé.

Leurs relations s'étaient déjà singulièrement détériorées avant le départ de Hölderlin pour Bordeaux. Voici un extrait des plus significatifs de l'avant-dernière lettre qu'il écrivit à son demi-frère, depuis Hauptwil, en mars 1801¹⁶.

(16) Stuttgarter Hölderlin-Ausgabe, éd. par F. Beissner, Stuttgart, Kohlhammer, Vol. VI (1958), 1, n° 231, pp. 418-421

Mon Karl,

Je le sens depuis longtemps, nous ne nous aimons plus comme autrefois, et c'est moi le coupable. C'est moi qui le premier ai adopté ce ton froid. Sais-tu encore, te souviens-tu des lettres que tu m'écrivais au début de mon séjour à Hombourg? Mais le doute s'insinuait en moi au sujet de l'amour éternel. Ne devais-je pas fatalement tomber dans ce triste scepticisme à l'égard de ce qui manifeste l'âme et l'amour qui s'éteignent d'être si mal compris? (...) Seul le mépris de tout ce qui nous est nécessaire a pu me faire tomber dans l'erreur plus grande encore qui consiste à considérer avec un sérieux presque superstitieux, en lui donnant trop de poids, tout ce qui appartient au monde extérieur, c'est-à-dire tout ce qui ne provient pas de notre cœur. Les choses ont continué ainsi jusqu'à ce que je me rende compte où j'allais ; je l'ai compris et m'en suis arraché...

Chère âme! Les hommes bons ne s'abandonnent pas. Ils ne le peuvent pas tant qu'ils sont bons et que le Tout où ils sont compris reste bon. Ce n'est que le moyen permettant à l'un des membres de communiquer avec l'autre qui parfois fait défaut ; nous autres hommes, nous manquons encore trop souvent de signes et de mots. Et vois! Il nous faut rappeler nos souvenirs, rattraper par des paroles le temps perdu, nous parler clairement pour nous dire ce que nous représentons l'un pour l'autre, et pourquoi? Oui, celui qui abuse de la parole, qui la falsifie ou ne sait la retenir, celui-là est très coupable, de même d'ailleurs que celui qui¹⁷ ne s'en sert pas assez. Pour cette fois, je veux seulement dire qu'il faut recommencer comme si nous étions au début. A l'avenir, lorsque nous parlerons en ressentant la froideur propre aux paroles et que nous nous efforcerons d'y insuffler nos âmes et notre foi, tout ce qui est bon revivra en nous (...) ¹⁸.

On voit s'esquisser ici le repli du poète sur son univers intérieur,

(17) La traduction proposée par Denise Naville (Hölderlin - Correspondance complète, Paris Gallimard, 1948 ; Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1977) pour «aber gewiss der auch...» me paraît trop faible. Il faudrait plutôt traduire «mais celui-là certainement l'est aussi, qui...»

(18) D. Naville, o.c., pp. 299-301.

devant l'incompréhension, voire l'hostilité du monde, imperméable à tout réel échange entre les êtres. Quelques mois plus tard, le 4 décembre 1801, Hölderlin prend congé de son demi-frère avant de partir pour Bordeaux. Il répète, en les modulant, les termes de la lettre précédente:

(...) Mais avant tout, que notre vieil amour fraternel ne sombre pas! C'est un bonheur sacré que d'être unis par un bien comme le nôtre, alors que nos vies sont si dissemblables. Le sens supérieur des choses se révèle ici: il nous anime et nous sauve. Les hommes n'ont pas besoin de se ressembler pour que l'amour vive entre eux. Mais ils peuvent connaître le bonheur sans cette franchise du cœur. O mon Karl! Accorde-moi cette pureté entre nous! (...) ¹⁹

On n'accusera pas Hölderlin de manquer de «franchise de cœur». Le poète va jusqu'à prendre sur lui la responsabilité de la détérioration de leurs rapports. Il implore son demi-frère de renouer une liaison sincère et chaleureuse. N'aspire-t-il pas à mettre fin à toute réserve, équivoque, hypocrisie ou «simulation» de part et d'autre? Sa mère avait le goût des sous-entendus et des secrets. N'en allait-il pas de même pour Karl Gok? Toute cette famille a cultivé l'art de l'esquive. Faut-il dès lors s'étonner si Hölderlin, lui aussi, y a excellé? Quoi qu'il en soit, peu avant son départ pour la France, Hölderlin supplie clairement son demi-frère de mettre un terme à une ambiance feutrée, malsaine, et de se livrer à lui comme par le passé. De son côté, il promet de faire de même. On connaît la suite.

Pourquoi ce refroidissement? On ne le saura peut-être jamais et on émettra tout au plus quelques hypothèses.

En sa qualité d'aîné, Hölderlin avait pu bénéficier d'une éducation universitaire très poussée. En dépit de ses insistances, Karl Gok n'arrivera jamais à arracher à sa mère le même privilège²⁰. Hölderlin

(19) Stuttgarter Hölderlin-Ausgabe, o.c., VI, I, pp. 424-425 ; D. Naville, o.c., p. 304.

(20) Sans doute parce que son père, Johann Christoph Gok, ne lui avait légué que très peu, alors que Friedrich Hölderlin avait hérité du sien une fortune considérable (E ; Carstanjen, o.c., pp. 357-358)

tentera bien de conseiller son frère en matière littéraire et lui prodiguera tous ses encouragements. On ne peut s'empêcher de penser que le demi-frère dut éprouver un sentiment de frustration, d'injustice, voire de jalousie, qui ne fit que croître avec le temps.

Faut-il accorder un crédit à la rumeur, rapportée par Zimmer en personne et Waiblinger (qui la tenait sans doute du premier), selon laquelle, à son retour de Bordeaux, Hölderlin, devenu «fou», serait tombé amoureux d'une jeune fille qu'on préféra marier à un très proche parent du poète? S'agit-il de Maria Eberhardine Blöst convolant en «justes» noces avec... Karl Gok?

Plus jamais Hölderlin ne témoignera une affection véritable envers son demi-frère. Au contraire, comme le rapporte d'ailleurs celui-ci, il ne le «reconnaîtra plus» lors de ses visites, sans doute fort peu nombreuses, probablement très brèves, au cours desquelles Karl Gok ne devait pas se sentir fort à l'aise.

Si les rapports entre les deux frères sont à ce point tendus, pourquoi Karl Gok se démène donc tant en vue d'assurer la publication des œuvres de son demi-frère? Pendant quelques années, il joue un rôle central dans cette affaire qui lui permet de correspondre avec d'éminents hommes de lettres de son temps et de sa région, voire de les rencontrer. Il compense ainsi une frustration de longue date. Il se dédommage moralement, aux débours d'un frère naguère chéri et admiré, dont il continue à craindre le jugement et les réactions ; d'où le ton si prudent, voire anxieux de sa lettre du 25 juillet 1826. D'où aussi toutes les précautions, tant de Karl Gok, agissant sur l'ordre de sa mère, que, bien plus tard, de sa femme, pour que l'auteur ne s'offusque pas de la parution de ses propres œuvres, faite sans sa collaboration et - surtout - sans son consentement. Les réactions de Hölderlin devant la publication de son *Hyperion*, puis de ses poèmes oscillent, selon les témoignages, entre la joie, l'indifférence, l'indignation, voire la fureur ; ces deux derniers sentiments sont davantage attestés. Pour ma part, je crois fondée la crainte manifestée par les siens. De toute façon, Karl Gok n'eut droit, pour sa diligence, à aucune marque de reconnaissance émanant de l'auteur, pourtant voué ainsi à une gloire «posthume». Les bénéfices de la réédition ne furent

pas ou guère affectés à l'amélioration du sort de Hölderlin: Karl Gok, rejoint en cela par sa demi-sœur, reste près de ses sous ainsi que, on l'a vu, près de ceux de Hölderlin.

Dernier événement, ni Karl Gok, ni Heinrike Breunlin n'assistèrent aux obsèques de Friedrich Hölderlin.

Si le contenu des «lettres de l'autre vie» se révèle en fin de compte peu intéressant, sa forme brève et stéréotypée me paraît trahir, outre la maladie de l'auteur, une attitude pour le moins ambiguë vis-à-vis de son «ancienne» famille, tout particulièrement à l'égard de sa mère. En revanche, l'équivoque se manifeste moins dans ses lettres à Heinrike Breunlin, dans lesquelles un certain intérêt - voire un restant de chaleur fraternelle - alterne avec l'indifférence. Le seul message à son frère, lui, laisse apparaître le fossé qui s'était creusé entre les deux hommes.

On mesure à présent d'autant mieux la distance entre ces lettres, qui ennuyaient le poète lui-même, et les fragments en prose ainsi que les poèmes qui l'animaient. Qu'on se rappelle le «feu juvénile» dont brille soudain son œil, dès qu'un visiteur - Fischer en l'occurrence - le prie de lui écrire un poème, et l'ardeur qu'il met à s'acquitter de cette tâche.

On a trop souvent tendance à s'imaginer «l'autre Hölderlin» uniforme, aux réactions et aux propos toujours pareils. C'est oublier les témoignages d'observateurs aussi perspicaces, qui rapportent les nuances comportementales de Hölderlin à l'égard de ses interlocuteurs. Selon Waiblinger, il se montre confus envers tout nouveau visiteur, mais dès qu'il a affaire à une ancienne connaissance, il débite les pires absurdités. Par ailleurs, il peut se montrer fort aimable pour ceux qu'il a appris à apprécier dans sa nouvelle vie et qui lui témoignent un intérêt authentique, une sympathie non simulée. Il lui arrive même alors d'abandonner les manières étranges ou agressives qui tiennent si bien les autres à distance. Zimmer raconte que Hölderlin, grossier au début, se montre soudain très poli lorsqu'il apprend que son visiteur est un «savant»²¹. Il va jusqu'à signer des

(21) cf. Ernst Zimmer à Immanuel Burk, le 17 avril 1837.

vers «de son nom», ce qui ne lui était plus arrivé depuis des années. Un autre observateur C.T. Schwab, nous fait part des conditions dans lesquelles le poète se conduit soudain normalement, au point de donner au jeune étudiant son vrai titre. Il s'agit des moments où le poète se voit confronté à une situation inhabituelle, qui sans doute l'angoisse. Il lui arrive alors de sortir de son «rôle». On songe irrésistiblement à cette réflexion de Sinclair, selon laquelle, en 1804, son ami n'était pas fou, mais simulait la folie pour des raisons bien réfléchies. Sans vouloir plaider la thèse de Bertaux, je comprends les doutes du célèbre germaniste. Un littéraire admettra difficilement qu'un homme aussi génial que Hölderlin ait pu sombrer dans une telle démence psychique. Même un simple, mais fervent admirateur comme Zimmer doit se résigner à ne plus espérer la guérison de son protégé, tout en continuant à avoir des échanges de vue aimables et agréables avec ce poète encore actif qui lui dédicacera au moins deux poèmes lumineux. Le «cas Hölderlin» a aussi posé problème à Zimmer.

Car la poésie de l'homme de la tour ne porte pas les traces d'un délabrement mental, même si les contemporains et, pendant longtemps, la postérité n'y virent, Mörike en tête²², que des «choses plates, d'une extrême stupidité». Ces fragments en prose et ces poèmes ont déjà été analysés ailleurs²³. Aussi n'y reviendrai-je pas, mais je me contenterai de souligner leur intérêt.

Tout d'abord, une simple remarque, formulée récemment par Wittkop²⁴: en raison de la perfection des poèmes, et tout

(22) Pour mieux comprendre la complexité de l'attitude de Mörike à l'égard de Hölderlin, voir U. Hötzer, *Mörike und Hölderlin - Verehrung und Verweigerung*, in: Hjb, Vol. 24, 1984-85, pp. 167-188.

(23) R. Böschenstein, *Souvenir d'Édipe*, in: Les Cahiers de l'Herne, Paris, 1989, pp. 328-341 (repris, légèrement complété, dans: Hjb, Vol. 27, 1990-91, pp. 131-151). La transparence de la Grèce dans la poésie hölderlinienne a été abondamment étudiée ; parmi les derniers articles remarquables, on consultera celui de W. Volke, «O Lacedaïmons heiliger Schutt!». *Hölderlins Griechenland: Imaginierte Realien - Realisierte Imagination*, in: Hjb, Vol. 24, 1984-85, pp. 63-86, et celui de J. Schmidt, *Griechenland als Ideal und Utopie bei Winckelmann, Goethe und Hölderlin*, in: Hjb, Vol. 28, 1992-93, pp. 94-110.

(24) G. Wittkop, *Hölderlin - Der Pflegesohn*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1993, p. 349.

particulièrement de ceux signés «Scardanelli» à partir de 1838²⁵, Hölderlin les avait fort vraisemblablement en tête depuis longtemps²⁶. Il ne faisait qu'observer une brève «mise en scène», quand il les couchait sur papier à l'intention de son admirateur. Ainsi, sa question à Fischer à propos du thème désiré, «la Grèce, le printemps ou l'esprit du temps», prouverait qu'il n'improvisait pas, mais opérait une sélection au sein de sa mémoire. Finalement, le merveilleux ne réside-t-il pas dans la stupéfiante faculté de Hölderlin à produire des petits chefs-d'œuvre jusqu'aux derniers jours d'une vie mentalement perturbée?

Après son décès, on lui disséquera le cerveau pour essayer de percer le mystère de sa maladie. Les résultats de cette opération ne nous avancent guère. Comme le dit si bien Wittkop, manie, catatonie, hébéphrénie, schizophrénie, maniaco-dépression, on a envie de s'écrier à la fin comme Mecke (dans *Max und Moritz*): «wat geht mech dat an?!», ou «qu'est-ce que ça peut me f...!»

N'est-il pas plus important de constater, pour tout simplement s'en émerveiller, qu'en dépit de l'incompréhension du monde, Hölderlin continua à produire tant de beauté dans des conditions on ne peut plus défavorables? Le fit-il parce que la poursuite de cette œuvre concrétisait à ses yeux le sens de la vie qu'il continuait, malgré tout, à mener ici-bas? Ou parce qu'il ne pouvait pas faire autrement? On notera la fréquence du mot «Sinn» (= sens) dans ses poèmes, absent dans les lettres à ses proches.

Terminons par un bref survol des productions poétiques, en prose et en vers, en commençant par *En un doux cérule*.

(25) L'adoption de ce nom suit le décès de Zimmer, le 11 novembre 1837. Y aurait-il là un rapport causal?

(26) Citons à cet égard la conclusion du groupe de travail chargé d'analyser le poème *Die Zufriedenheit* (*La satisfaction*), bien antérieur à ceux signés «Scardanelli»: l'analyse du manuscrit montre que ce poème, d'une longueur surprenante, «a été écrit d'un seul trait, du titre thématique jusqu'aux derniers vers, manifestement sans plan préalable»; néanmoins, «l'ensemble, (produit) d'une haute réflexion, (démontre) la présence lucide et l'analyse d'un état personnel» (*U. Hölscher, Zu dem Gedicht «Die Zufriedenheit» - Kurzbericht von der Arbeitsgruppe*, in: Hjb, Vol. 27, 1990-91, pp. 334-345)

D'emblée, le bleu du ciel, pur comme l'azur, suggère la présence de la divinité, qui nous guide, comme dans *La promenade*, «d'abord par du bleu», ensuite par des «nuages gris en forme de voûte», des «éclairs fulgurants», le «tonnerre qui roule» et le «charme des champs», la «beauté, qui jaillit à la source de l'image primordiale». Car les manifestations de la divinité sont d'ordre divers: «la figure du ciel», «les éclairs», «la colère», «le tonnerre», «la gloire», «l'amour de l'immortalité», mais aussi «la propriété, comme la nôtre» (*Qu'est-ce Dieu?*), la sagesse tout humaine, qu'illustre le poème sur *La Gloire*. Qu'est-ce que la vie des hommes, sinon l'éternelle tension entre ce qui les dépasse et ce qui les entoure, entre le ciel et la terre? «Telles des fleurs sont, il est vrai, les nuages d'argent.» Mais ne faut-il pas attendre patiemment que «le bleu ait été tout effacé», pour voir paraître «le mat, qui à la pierre de marbre ressemble, tel l'airain, indice de richesse»? (*Qu'est-ce que la vie des hommes?*) L'azur dégagé de toute impureté, n'est pas absence, mais suprême présence. Dans un poème sur *L'automne* (*Ils s'éloignent de la Terre...*), le ciel céruléen entourera «le globe terrestre, garni de rochers» et la poésie hölderlinienne s'élèvera aux dimensions du cosmos. Mais auparavant, elle aura creusé les strates du temps et découvert à travers les sites de la Souabe ceux de la Grèce antique²⁷. Si, dans ce même poème sur l'automne, un «paysage» grec se retrouve transposé en Souabe²⁸, ou si celle-ci transparait sans doute dans un autre poème, *La Grèce*, la fin d'*En un doux cérulé* replonge le moi lyrique dans la condition mythique du fils de Laïos, cet Œdipe étranger en Grèce, comme le fut Hölderlin en Allemagne. Un parallélisme bien fade au goût du Français, mais que ressent l'Allemand pour qui «Griechenland» rime avec «Deutschland». Et puis, il y a ces dernières paroles, symboliques

(27) P. Härtling a, lui aussi, émis l'hypothèse d'un double mouvement, prospectif et rétrospectif, accompagnant la démarche (au sens littéral de «marche») de Hölderlin (in: *Sur les traces de Friedrich Hölderlin - Le voyage à Bordeaux*, film de Michael Busse et de Maria-Rosa Bobbi, textes lus par Guy Trejean et André Dussolier, film diffusé sur FR3 en 1993).

(28) A. Préaux, *Friedrich Hölderlin - Poèmes de l'autre vie*, Bruxelles, Le Cri, 1993.

de la condition d'Œdipe à Colone et de Hölderlin à Tübingen²⁹: «La vie est la mort, et la mort est aussi une vie.» Un état de mort-vivant.

Une situation qui rappelle celle d'un autre fragment en prose, *Hypérion à Diotima*, où *Hypérion* s'adresse à deux reprises à sa Diotima qui l'attend dans l'au-delà, et qui lui répond par quelques mots. Comme elle lui répondra par les sublimes vers de *Si, du lointain...* Elle l'attend, patiemment, sur l'autre rive des fleuves de l'origine sacrée. Il viendra, elle le sait. En attendant, il continue à s'adresser à elle, ici-bas, et à lui donner des nouvelles. Ne vit-il pas près de Francfort, où vécut Susette Gontard, sa Diotima, Francfort, que Hölderlin qualifie «nombril du monde», à l'image de Delphes, celui du monde antique? Et puis, qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que l'espace, pour qui sait attendre et a foi dans la bonté de la divinité? Rappelons les derniers mots du poète à sa mère:

Je prie le bon Dieu pour que, comme je vous parle en savant, il vous aide en tout, ainsi que moi. Prenez soin de moi. Le temps est précis à la lettre et tout-miséricordieux.

En attendant,

votre fils très obéissant,

Friederich³⁰ Hölderlin

La Grèce, l'Allemagne ; Œdipe, Hölderlin ; Diotima, Susette ; le Styx, le Neckar ; le tout nimbé d'une aveuglante bleuïté, présence de la divinité, transcendant l'espace et le temps, unissant les hommes au sein d'une humanité supérieure, devant laquelle le poète humblement s'efface, jusqu'à l'ultime renonciation, le renoncement à son nom. Au profit de celui, plus large, d'une bibliothèque sacrée, dont il reste le fidèle serviteur: Alexandrie, *Alexandrien* en allemand (phonétiquement: *Aleksandrien*), anagramme presque parfait en

(29) D. Uffhausen note que la première moitié de la vie de Hölderlin est «plutôt dans le genre d'Œdipe-Roi» et la seconde «dans celui d'Œdipe à Colone» (in: D.U., o.c., p. 329).

(30) cf. supra, note 5.

allemand de «Skardanelli» ou «Scardanelli»³¹. Un homme déjà au-delà du temps et de l'espace, ne signant plus d'un nom trop limité, n'assignant plus de date précise à des poèmes intemporels.

Un fou? Ou un «fou»?

(31) A. Préaux, *Poèmes de la folie*, o.c., p. 39. D'autres interprétations ont été proposées, notamment par K. Weimar, Scardanelli, in: Hjb, Vol. 25, 1986-87, pp. 273-274 (hypothèse érudite, mais peu convaincante) et R. Straub, «Scardanal» - «Scardanelli» - *Bericht über eine Entdeckung Während einer Reise in die Quellgebiete des Rheins*, in: Hjb, Vol. 25, 1986-87, pp. 275-280 (Cette dernière hypothèse a été reprise par D. E. Sattler, l'éditeur principal de la *Frankfurter Ausgabe*, à l'occasion du 150^e anniversaire du décès de Hölderlin (*Frankfurter Rundschau*, 5 juin 1993, p. ZB 3): «Scardanelli» viendrait du nom d'un petit village des Grisons situé aux sources du Rhin, «Scardanal», en rhéto-romanche «défrichage» ; Hölderlin aurait vu ce lieu et conservé ce nom en mémoire pour, dès 1838, l'appliquer à lui-même en tant que «défricheur» de la nouvelle poésie qu'il inaugurerait en Allemagne. Rien ne permet de prouver cette ingénieuse supposition, pas plus que la mienne. Il en va de même pour celle de Uffhausen (o.c., p. 313, note 7), relative au jésuite italien Scaramelli (1687-1752). Citons enfin le tour de force de M. Knaupp («Scaliger Rosa», in: Hjb, Vol. 25, 1986-87, pp. 263-272): un autre pseudonyme de Hölderlin, celui de «Scaliger Rosa», devrait se lire en un mot «Scaligerosa», anagramme presque parfait de «Sacrileg Ossa», désignant le «sacrilège» commis par le poète envers les «os» de Susette Gontard, quand il fit mourir Diotima dans *l'Hyperion*, en dépit de la volonté expressément formulée par le modèle original... qui décéda quelques années plus tard. Pour rester dans le domaine des hypothèses aussi séduisantes que gratuites, «Scaliger Rosa» devenant «Sacrileg Ossa» s'opposerait alors en tout point, selon moi, à «Salvator Ossa» («sauveur des os»), alias «Salvator Rossa», le célèbre artiste italien du 17^e siècle, dont le génie tourmenté devait fasciner un E.T.A. Hoffmann..